

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## ET

### COURRIER DES DAMES

PARIS

2 Rue Brouet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

#### MODES

Les derniers jours de l'année, comme les premiers, appartiennent de fait aux enfants. La préoccupation des parents pendant ces jours de fête n'est-elle pas d'organiser les plaisirs où ces reines et ces rois gouvernent en vrais tyrans qu'ils sont? Car les tombolas, les surprises, les jeux variés doivent être nouveaux pour leur plaisir.

J'ai assisté il y a quelque temps à une soirée enfantine des mieux organisées. Ce jour-là, aucun respect de l'heure du dîner, pour les habitudes des grands parents, de papa et de maman; tout avait été bouleversé, les invitations portant qu'on se réunirait à 8 heures précises. En accordant le quart d'heure de grâce, tous les invités étaient au complet à huit heures un quart. Ils furent reçus par les enfants de la maison, deux jeunes garçons et deux fillettes, habillés en marchandes et en marchands forains. Ceux-ci avaient le pantalon en coutil gris, veste en drap et cravate en percale à pois bleus, chapeau de paille marron. Les fillettes en robe de laine



Travestissement.  
Espagnole, joueuse de tambourin. De madame Bréant-Castel.

grise, tablier de soie noire, cravate bleue, et petit bonnet ruché en nansouck. Grand émoi parmi ce petit monde, en voyant ainsi leurs hôtes travestis. Cette émotion fut de courte durée et tout s'expliqua au grand contentement de tous, lorsque s'ouvrit la porte du grand salon, qui apparut transformé en une de ces immenses baraques à tourniquets forains, chargées de mille babioles, les unes et les autres appropriées aux âges et au sexe.

Dire l'invasion qui se produisit à ce moment est impossible; une bousculade qui ne peut se comparer qu'à la sortie de chez Robert-Houdin. Il a fallu des effets de grosse voix pour faire entendre raison à ces enfants et leur expliquer que tous étaient appelés et que tous seraient élus; mesdemoiselles Gudule et Balbine de G... allèrent prendre place dans la baraque ainsi que leurs frères Michel et Guillaume.

Les boniments qu'ils firent pour attirer les chalands seraient dignes d'improvisateurs plus âgés, aussi leur succès fut complet. Les malheureux tourniquets



eurent à subir nombre d'assauts; il fallait épuiser tous les lots et l'on ne gagnait pas à tout coup! Une fusion se fit; les jeunes garçons voulurent gagner des bébés et les fillettes des fusils et surtout des tambours. Oh! les tambours, quels succès ils obtinrent. Il en fut de même pour un toutou havanais faisant le beau sur ses pattes de derrière, et qui tournait et aboyait selon que l'on tirait plus ou moins vite la planchette sur laquelle il était posé. Enfin, voici le dernier joujou gagné: c'est une grande boîte en forme de cube. On s'approche, on ouvre le couvercle. Un ange gardien s'élance donnant l'essor à une quantité de papillons en papier doré, bleu argenté, qui s'envolent de tous côtés. Ce fut une joie générale. La fête foraine terminée, on passe dans le petit salon où nous retrouvons mesdemoiselles Gudule et Balbine, messieurs Michel et Guillaume en charmants costumes.

En voici la description: robe, façon anglaise, en mouseline de laine blanche, combinée avec du surah écossais loutre et bleu. Trois plissés autour de la robe et au-dessus de l'ourlet un biais écossais. Au dos une longue basque rapportée, rejetée en revers et doublée d'écossais, rappelle l'habit garde-française; le gilet écossais est ouvert carrément, l'échancrure garnie d'une chemisette montante, faite de plissés en crêpe lisse. Très jolie façon et combinaison harmonieuse d'étoffes. Costume de messieurs Michel et Guillaume, en drap vigogne myrte. Culotte boutonnée de côté sous le genou, bas myrte, escarpin en chevreau brillant. Petite blouse serrée très bas par une ceinture en cuir. Grand col maintenu par un nœud de cravate écossais myrte, grenat et mais.

Nous avons glané quelques jolies descriptions de toilette dans ce milieu élégant, costumes de jeunes filles et de fillettes. Une jeune fille de seize ans portait une robe en fantaisie de laine jaspée loutre, combinée avec du swra crème; rien de plus comme il faut que ces bandes de swra formant quilles, se perdant sous une tunique laitière très serrée dans une écharpe de swra crème nouée en coques. Le corsage à la vierge, froncé à la taille et aux épaules, un grand col en swra légèrement ouvert en cœur et un parement à la man-

che. Une autre jeune fille est en costume myrte satin et cachemire. Jupe plissée coupée de trois bandes de satin, avec petite tunique en swra dégageant la jupe et formant pouff. Corsage à basque fermé par trois boutons sur un plastron plissé en satin; manche arrêtée à mi-bras et sur laquelle rabat une manchette en étamine écrue festonnée au contour d'une large écaille en coton rouge. Même feston au bord de l'ourlet du col pèlerine.

Une fillette de douze ans est en robe beige; une popeline brillante appliquée de belle broderie anglaise fait comme une seconde jupe; le bord de la broderie m'a paru ne pas être fixé et jouer sur un plissé beige, le haut perdu sous la longue basque du corsage qui est ornée d'une broderie. Grand col brodé faisant pèlerine ouverte en cœur, et manchette assortie. Nous signalons cette façon aux mamans qui auraient des broderies anglaises à utiliser, elle est non-seulement, seyante à l'enfant mais encore très jolie. Elle serait moins comme il faut en étoffe de couleur claire: rose, bleue, etc., etc., mais elle ferait très bien sur les nuances foncées. De gentils costumes en pompadours avec le corsage en étoffe unie assortie au fond; beaucoup de variété dans la disposition des garnitures, mais presque toutes semblables de forme, anglaise ou américaine, ou jupe avec corsage. La chaussure très soignée: des souliers en chevreau glacé, à double patte boutonnée sur le cou-de-pied et la demi-botte polonaise en étoffe avec claque en chevreau. Des bas en cachemire foncés pour les costumes clairs et l'inverse pour le costume foncé; nous avons remarqué cette opposition qui fait très bien dans l'ensemble. En tranchant, de manière à ne point rompre l'harmonie, on évite l'uniformité qui peut bien aussi manquer de goût. Les petits garçons portent tous la culotte froncée ou boutonnée, la blouse, la veste fuyante sur un gilet, et les plus petits la jupe plissée avec la longue veste descendant à quelques centimètres du bord. De grands cols, de hautes manchettes et des nœuds à la Colin assortis aux bas. La botte et aussi les escarpins: MM. Michel et Guillaume de G. les ont mis à la mode.

CORALIE L.

#### EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 25 et 27).

*Espagnole, joueuse de tambourin (travestissement).* — Jupe et corsage en satin bouton d'or; la jupe, très courte, est rehaussée d'un volant monté à plis creux sur lequel est appliquée une dentelle noire perlée dont le bord inférieur forme des dents. Au corsage à pointe et décolleté, une garniture de petite dentelle perlée et au milieu une agrafe en jais de laquelle partent deux chaînes de perles terminées par des glands, qui se divisent et s'attachent derrière. Manche courte, bordée de dentelle relevée d'un pli. — Une écharpe en tulle noir traverse diagonalement la jupe; elle se noue de côté. — Collier en sequins. — Bracelets assortis. — Bas de soie blancs et souliers de satin bouton d'or, ornés d'un nœud de dentelle noir; cothurnes noirs. — Chapeau en peluche noir avec pompons. — Manteau en satin bouton d'or doublé de peluche noire.

*Costume en swra myrte garni de passementerie perlée assortie.* — Jupe ronde garnie d'un frisant. Le tablier bouillonné disposé en if, est cerné d'un panneau, coupé dans le bas, avec crevé plissé; il est orné verticalement de passementerie disposée en colonne et terminée par un gland. Le drapé de la tunique forme un pouff allongé avec pans garnis d'un effilé de perles. Le corsage à basque est décolleté en carré. Sur la basque est posée une draperie plissée plate. Une dentelle se coquille en jabot et des ganses perlées formant macaron d'un seul côté, la coupent en plusieurs étages. — Bouquet de roses de côté. Manche arrêtée au coude; le bord découpé forme dents relevées par des plis, ganse et macaron de côté. — Sous-manche plissée.





Falconer imp. Paris

4295

## Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Drouot, 2.

Coiffes de M<sup>me</sup> Hubler, 36, r. de Clichy. Stoffes en cachemire de l'Inde de la C<sup>ie</sup> des Indes 34, B<sup>is</sup> Haussmann.

Corsets & Confections de M<sup>me</sup> Emma Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, M<sup>me</sup> Guille, L<sup>ie</sup> Irlandaise, 36, r. Croix.



EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4296

*Robe en swra noir garnie de dentelle brodée de jais. — Longue traine bordée d'un volant monté à plis creux, surmonté de deux petits tuyautés; elle est divisée en pouff par des fronces transversales arrêtées sous un beau motif perlé. Le tablier terminé par un plissé est couvert de trois draperies plates à plis remontants avec belle dentelle perlée au bas de chaque draperie. Le corsage, dont la basque se perd sous la draperie, fait robe princesse; il est fixé derrière après la jupe, par un motif perlé qui termine l'ornement du corsage, lequel ornement se compose d'un milieu de dos froncé cerné d'une dentelle perlée. — Col froncé Médicis avec plissé intérieur. — Manche en tulle brodée de perles. — Bas de soie noirs et souliers en satin. — Gants de chevreau noirs. — Dans les cheveux, guirlande d'œillets mélangés posée en cache-peigne sur le chignon.*

*Costume en swra vert*



*océan et swra pompadour pour jeune fille. — Jupe ronde garnie d'un plissé et d'un volant monté à plis creux; les lés de derrière en pompadour n'ont au bas qu'un plissé en swra uni. Le tablier est bouillonné verticalement et le bord inférieur de chaque bouillonné, qui fait draperie, reçoit une frange pompadour. Le corsage, drapé en genre panier, est en pompadour pour la partie tendue, et en swra uni pour la partie drapée qui tient au plastron, lequel est froncé à l'encolure et à la taille: le panier descend sur la jupe en bouffant légèrement sous la hanche, et derrière se chiffonne en pouff, avec pan double formant longue coque. A l'encolure, col froncé rabattu, et, à la manche demi-longue, poignet froncé. — Bas de fil d'écosse à jours et souliers en swra assortis au costume. — Gants de Suède crème. — Dans les cheveux, pâquerettes piquées irrégulièrement. (Patron découpé du corsage drapé.)*

Costume en swra garni de passementerie perlée assortie, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CHRONIQUE

Tandis que nous sommes sous la neige et la glace, sans la plus petite fête pour nous consoler, un pays favorisé de Dieu, où le soleil est toujours chaud, le ciel toujours bleu, Monaco, de glorieuse mémoire, est en ce moment lancé dans toutes les joies mondaines que favorise la situation de ce pays enchanté. L'Europe entière l'a baptisé du nom de Paradis! Jugez de ce qu'il vaut!

Les bals, courses, tirs aux pigeons, etc., se succèdent sans interruption; je me demande comment on a le temps de dormir? Mais tout le monde veut participer aux faveurs dont Dieu a comblé cette bienheu-

reuse principauté, depuis le souverain, prince charmant qui fait songer à ceux des contes de fées, jusqu'au malade, triste et plaintif, qui entendra de loin l'archet de la danse, à l'ombre des orangers en fleurs.

Les uns viennent y chercher la fortune, dont la roue capricieuse ruine plus souvent qu'elle n'enrichit. D'autres, oisifs, s'amuse de tout, sans tenir à rien; on y forme des amitiés d'un jour; on fait des parties de plaisir qui se rompent en une heure par quelque déception; mais qu'importe, l'univers entier se coudoie dans ce lieu enchanteur, et le Prince de Monaco (heureux roi!) ne voit que des visages gais, et des amis re-



connaissants. Quel trône vaudra jamais la Principauté de Monaco ? Je ne plains que les pigeons ! Ces pauvres bêtes, sacrifiées au concours du tir et à l'amour-propre des tireurs, me font pitié. C'est probablement dans ce coupe-gorge, que le pigeon de La Fontaine alla jadis se fourvoyer ! Cette admirable fable m'a beaucoup impressionnée dans mon enfance ; j'avais l'âme très sensible, à ce qu'il paraît... le pigeon rôti me restait sur l'estomac.

Les villas, les hôtels sont pleins de monde ; on entendra Adelina Patti, dans *Lucia*, la *Traviata*, il *Barbier*, etc. ; des bals ; réceptions chez le Prince, réceptions chez les particuliers ; toutes les nations s'y donnent rendez-vous ; et ce qu'on ne trouve dans aucune grande ville du monde, on est partout chez soi. C'est un peu comme aux eaux et aux bains de mer ; on a toujours l'air d'y être pour son argent.

Le projet de jouer une petite pièce de Molière a été rejeté, faute d'acteurs compétents : c'était l'*Impromptu de Versailles*.

On sait que cette pièce fut écrite par Molière, en très peu de jours, pour répondre à Montfleury, qui l'avait critiqué comme acteur tragique. Molière avait grande prétention à ce sujet ; je n'affirmerais même pas qu'il n'y mit plus d'amour-propre qu'à se dire l'auteur du *Misanthrope*. Il s'était obstiné à jouer César dans la *Mort de Pompée*, malgré tous les avis qui lui avaient été donnés.

Voici le portrait que Montfleury a tracé de lui :

... Le nez au vent,  
Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant,  
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,  
Plus pleine de lauriers qu'un jambon de Mayence ;  
Les mains sur le côté, d'un air peu négligé,  
La tête sur le dos, comme un mulet chargé,  
Les yeux fort égarés, puis, débitant ses rôles  
D'un hoquet éternel sépare ses paroles.

C'étaient là, comme on voit, d'assez méchants vers... Molière s'en vengea en imitant à son tour Montfleury dans son *Impromptu*.

L'*Impromptu de Versailles* amena une réponse, l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé*. On raconte que Molière lui-même tint à aller voir cette pièce.

Le théâtre ne chômera pas à Monaco : Patti est là, pour occuper le public qui l'adore et la comprend si bien.

Lors des conquêtes de Napoléon 1<sup>er</sup>, Monaco devint nécessairement France, et le prince de Monaco, détroné, arriva à Paris, en simple particulier, bien muni, du reste, d'une bonne petite fortune, pour attendre les événements. Ils arrivèrent plus tôt qu'on ne l'avait supposé ; et le Prince, Honoré V, après 1814, quitta Paris pour retourner dans ses États. Mais voilà qu'en route, il se cogne, en Provence, contre le grand homme, retour de l'île d'Elbe !

« Hé ! bonjour, Monaco, lui dit l'Empereur, où allez-vous donc comme ça ? »

— Ma foi, sire, dit le Prince, permettez-moi de vous faire la même question ?

— Je vais à Paris, parbleu ! ne savez-vous donc rien

de ce qui se passe ? Je reprends le trône, et vous allez en voir de belles ! Revenez avec moi ; soyons amis ; je vous permettrai d'aller passer tous les hivers à Monaco ; vous vivrez là comme chez vous !... »

Le prince Honoré ne goûta point la proposition ; elle lui parut plus incertaine que l'Empereur ne se l'imaginait ; il déclina l'honneur de servir sa Majesté, et tournant du côté de Monaco, il reprit avec joie, quelques mois plus tard, le gouvernement de son petit royaume.

Un de ses parents, dernier rejeton de la maison des Stuarts, Charles-Édouard Stuart, duc d'Albany, vient de mourir à 92 ans, au moment où il allait quitter Bordeaux pour se rendre près du Prince, son parent et ami. Sa dépouille mortelle sera transférée dans le caveau familial des Stuarts, à Eksdale, en Écosse, pour être inhumée près de celle de son frère, Jean Sobieski-Stolberg Stuart.

Le Duc avait reçu de la main de Napoléon, sur le champ de bataille de Waterloo, la croix de la Légion d'honneur.

..

Je crois qu'il faut décidément nous habituer à la mode des hivers tristes ; les fêtes ne sont plus recherchées à Paris ; ce n'est cependant pas l'argent qui manque ; on ne vit jamais en France plus de grandes fortunes, qu'en ce temps bienheureux d'ÉGALITÉ... Mais on a bien changé ; et les habitudes mondaines subsistent la même transformation. Quelques maisons reçoivent tous les soirs : ce sont les grandes maisons du faubourg Saint-Germain ; d'autres, tous les huit jours. La jeunesse a son salon à part, usage viennois adopté en France, et que les grand'mères désapprouvent beaucoup. Je ne crois pas qu'elles aient tout à fait tort. « De notre temps, disent-elles, nous étions assises à côté de nos mères, et nous ne les quittions que pour la contredanse. »

Dans ce salon, les jeunes filles n'y sont pas seules ; la jeunesse masculine se permet d'y venir ; on joue du piano ; on chante, on danse ensuite ; le thé et les glaces partagent la soirée ; ce n'est plus un signal de départ. Dans beaucoup de grands diners, les jeunes filles sont invitées maintenant ; c'est encore un usage nouveau ; c'était fort rare, il y a quelques années. Elles font des toilettes de dames, qui éclipsent celles-ci très souvent. J'ai remarqué que le blanc, cachemire ou satin merveilleux, était choisi de préférence ; les couleurs claires viennent ensuite. Les dames préfèrent les teintes sombres. Je ne veux pas finir ces petits détails, sans parler d'une toilette de madame de Ch\*\*\*, qui eut un très grand succès au dîner diplomatique de l'ambassadeur d'Autriche. Robe rose et rubis ; jupe rose, toute liserée de peluche rubis ; corsage rubis ; large écharpe coupant la jupe transversalement, en gaze blanche, lamée d'argent, recevant le transparent rose de la robe. Les couturières appellent ces deux teintes réunies : Préjugé vaincu.

RÉGINA.



# LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

VIII

**Madame de Bréhault à sa sœur.**

Paris. Juin 18...

Eh! oui, chère sœur, je suis encore à Paris, à l'heure où tous les gens de bel air l'ont déserté; ne crois pas au moins que je m'y plaise! que je ne désire pas la paix de ma maison de campagne, que je ne désire pas vous revoir, vous tous, amis si chers! Mon fils me retient, mon fils m'enchaîne! non qu'il désire me garder près de lui, hélas! je ne me fais pas d'illusion sur ce point, mais c'est moi qui ne peux me résoudre à le laisser seul, dans cette vie affreuse qu'il s'est faite. Vie de plaisir! qui grave, hélas! tant de rides sur son front et qui dépose dans son âme le limon d'un si terrible ennui! et il ne veut pas renoncer à cette vie, qui lui ferme le ciel et lui désenchanter la terre. Je me figure pourtant qu'il irait plus avant dans le mal, qu'il lui donnerait des gages indestructibles, si je m'éloignais de lui, s'il ne se reposait pas sous le toit maternel, et si je ne pouvais lui dire parfois un mot d'amour, un mot de Dieu. C'est pour cela que je reste à Paris.

Je poursuis toujours mon idée de mariage; cette idée même a revêtu une forme bien aimable et bien attrayante. Vous ai-je dit, chère Eléonore, que j'avais renoué connaissance avec une famille jadis liée et presque alliée à la nôtre, les Descluseaux? M. Descluseaux est conseiller à la Cour des comptes; c'est un homme distingué, un peu mondain peut-être, qui est marié à une de Falloire. Vous souvenez-vous? notre mère parlait volontiers d'une Ernestine de Falloire, son amie de couvent? Madame Descluseaux est une femme honorable, entendue et qui n'a jamais fait mal parler d'elle; elle a une fille, fort jolie, fort éveillée, mais qui ressemble à toutes les jeunes filles élégantes, en quête d'un mari. Dans la même maison vit une jeune nièce, Henriette Descluseaux, fille du maréchal-de-camp; c'est elle que j'ai remarquée et qui me semble indiquée par la Providence. Depuis longtemps je la voyais à l'église, sans la connaître; j'avais remarqué son élégante modestie; elle visite des pauvres; je l'ai vue, enfin, chez sa tante, j'ai causé avec elle... j'entrevois ce qu'il y a dans cette âme. Et quelle belle enveloppe! Alban lui-même a été frappé de sa beauté, quoique son goût soit bien gâté et que les vins frelatés lui plaisent mieux que l'eau de source. Il est convenu que mademoiselle Descluseaux était d'une beauté rare et que le charme de la physionomie dépassait encore la grâce de ses traits. « Ce n'est pas une plante de serre-chaude a-t-il dit.

Mais de cette froide admiration au mariage il y a loin. Je le sais, et pourtant je ne désespère pas. Mon malheureux fils use son âme dans les passions, il en souffre déjà, de plus cruelles déceptions l'attendent peut-être, et l'heure du chagrin ne sera-t-elle pas l'heure de la conversion? Il aura alors le besoin d'une vie apaisée et régulière, Paris ne l'ensorcellera plus, la province, la famille l'attireront, et s'il peut tenir la main de cette jeune fille dans sa main, je serai tranquille. J'attends. Il est cruel pourtant d'attendre qu'un fils chéri souffre, et de n'espérer de changement que lorsque ce cœur qu'il prodigue aux indignes, qu'il refuse à Dieu, sera cruellement blessé! La douleur est le secret de la vie. Pourquoi? Tous les philosophes chrétiens le disent, mais une mère a peine à accepter le calice, lorsque c'est son enfant qui doit le boire... Prions, c'est le souverain remède, et je me recommande à vos prières, chère Eléonore, Dieu vous a épargné ces peines, mais votre amitié pour moi vous les fait pressentir.

Si mon fils persiste à faire un voyage en Allemagne, j'irai à Bréhault, et de là, probablement, en Lorraine, chez notre cousine d'Offremont. Mes projets dépendent des siens; je préférerais qu'il ne voyageât point, qu'il revint avec moi en Touraine, mais je n'ai guère d'influence sur lui. On fait trop de bruit autour de lui pour qu'il entende ma voix. Et pourtant il m'aimait tant autrefois!

Adieu, ma bonne et chère sœur. Amitiés à votre mari et à tout votre cher entourage.

E. DE BRÉHAULT.

IX

**Madame de Bréhault à sa sœur.**

Paris. Juillet 18...

J'aurai bientôt, ma chère Eléonore, le bonheur de vous embrasser. Alban part demain pour Ems, et puisque je n'ai pu le retenir, puisqu'il ne s'est pas soucié d'une saison à Aix avec sa mère, je partirai à mon tour pour Bréhault. Je vous verrai, chère, nous causerons à cœur ouvert... vous y lirez bien des peines, dans ce cœur qui a toujours aimé à s'épancher dans le vôtre. Vous, Eléonore, vous avez été une mère heureuse: les filles ne donnent pas de chagrin; mais les fils, si tendrement aimés, qu'ils sont donc ingénieux à faire souffrir, et qu'elle est longue, depuis Eve, hélas! la liste des mères qui ont pleuré!

J'ai revu cette jeune fille dont je vous ai parlé, et, par un hasard dont je remercie Dieu, je l'ai trouvée seule: nous avons pu causer et, de plus en plus, je

(Suite page 32)



N<sup>os</sup> 1, 2, 3 et 4. *Coiffures de bal en fleurs.* — Couronne de roses pâles et de roses rouges, se place, soit comme cache-peigne au commencement d'un chignon tombant, soit en couronne sur les bandeaux; les extrémités se perdent dans les ondulations des coques.



N<sup>o</sup> 1. Couronne de roses pâles et rouges pour coiffure de bal.

2. Demi-guirlande de sainfoin à feuillage rose, se place de côté, la petite traine ramenée sur les papillotes ondulées qui terminent le chignon. Cette demi-guirlande peut encore se poser, de côté, sur le bandeau, en prenant du sommet de la tête.



N<sup>o</sup> 3. Branche de fleurs de grenadier et réséda.

3. Branche de fleurs de grenadier mêlées de réséda; se pose sur le chignon et se mêle aux coques, très jolie dans la coiffure; d'autres branches — même montage — se jettent dans les relevés de la tunique et se placent à l'entour-nure, où elles servent de manche avec des plis-és de tulle dépassant.



N<sup>o</sup> 8. Coiffure pour dame âgée.

Cette garniture se fait en peluche avec feuillage et tige tissés en fil d'or et givrés d'argent; elle se pose sur une robe de tulle et peluche blancs; se fait sur commande.

4. Piqué de bluets en peluche. Plusieurs de ces piqués parsemés dans la coiffure donnent un effet charmant. Rien de mieux et de plus joli pour une jeune fille.

N<sup>o</sup> 5. *Mantille en dentelle espagnole perlée.* — Le contour de la

#### COIFFURES EN FLEURS

De madame de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.



N<sup>o</sup> 6. Coiffure-bonnet pour dame âgée.



N<sup>o</sup> 10. Bracelet porte-veine.

mantille reçoit une frange de chenille tournée. Derrière, quelques fronces forment le capuchon et, devant, un double nœud Alsacien en ruban de peluche est ombragé par la frange que l'on dispose sur la traverse et entre les coques. On réunit les devants par un scarabée émaillé.

N<sup>o</sup> 6. *Coiffure-bonnet en tulle et dentelle perlée pour dame âgée.* — Sur une petite passe en gros tulle entourée d'une can-



N<sup>o</sup> 5. Mantille en dentelle espagnole perlée.



N<sup>o</sup> 11. Collier oriental.

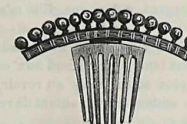
De la maison Senet, 33, rue du Quatre-Septembre.

#### MANTILLE, BONNET ET COIFFURES

De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.



N<sup>o</sup> 7. Pouff de gaze avec pendrilles de muguet en chenille, aigrette blanche.



N<sup>o</sup> 12. Peigne à boules dorées.

au bas de la partie carrée, se pose sur la garniture de coques et se rejette derrière celles qui garnissent les côtés. Pour être plus habillée, la garniture en ruban serait remplacée par des fleurs: anémones, pensées en satin, velours et peluche.

N<sup>o</sup> 7. *Pouff en gaze avec pendrilles de muguet en chenille et aigrette blanche.* — Un pouff en crêpe reçoit au milieu une touffe de pendrilles de muguet, lesquelles retombent de côté;



N<sup>o</sup> 2. Demi-guirlande de sainfoin, à feuillage rose.

de cette touffe s'élance une aigrette blanche

N<sup>o</sup> 8. *Coiffure pour dame âgée.* — Un fond de tulle est monté sur une carcasse en gros tulle, entourée d'une cannette. Au tour, dentelle coquillée se prolongeant en barbe; de plus une frange muguet se mêle à la dentelle, et, devant, à la garniture de ruban dont quelques coques, avec pans, rabattent sur le fond.

N<sup>o</sup> 9. *Toquet, coiffure de théâtre pour jeune femme.* — Un toquet en peluche rosée est chiffonné de plis crevés; trois plumes blanches teintées rabattent derrière, un peu de côté; devant, au milieu, une agrafe en diamants ou perles.



N<sup>o</sup> 4. Bluets en chenille.

N<sup>o</sup> 10. *Bracelet porte-veine avec breloques et médail-lon artistique.* Prix, 20 fr.; avec trois breloques, 15 fr.

N<sup>o</sup> 11. *Collier en plaques et perles, genre Oriental.*

N<sup>o</sup> 12. *Peigne avec galerie et boules dorées.*

Les bijoux en argent massif étant fort à la mode en ce moment, nos lectrices en trouveront une jolie collection à la maison Senet.



N<sup>o</sup> 9. Toque, coiffure de théâtre.



suis persuadée qu'elle pourrait agir sur cet esprit si tristement dévoyé. Elle est très belle, voilà pour la première impression ; elle a une intelligence délicate et cultivée, voilà pour retenir et plaire après le premier coup d'œil ; elle a, je crois, une âme dévouée, élevée, capable de sacrifices, voilà pour la vie à deux, voilà pour attacher au devoir celui que tous les devoirs ont trouvé rebelle. Je l'embrasse à cette pensée ; elle est, après Dieu, ma suprême espérance. Qu'il compare seulement avec ce qu'il croit aimer, cette *beauté de vierge et ce cœur d'ange ! qu'il mette en balance* ces femmes de théâtre qui le fascinent, avec cette image de pureté, d'amour, de dévouement... un éclair de raison suffirait, il me semble, pour le ramener à jamais. Mais cet éclair luira-t-il pendant qu'il en est temps encore ? j'ai une peur horrible qu'on ne me vole ma *bru* ; je l'ai questionnée sans en avoir l'air : elle n'aime pas Paris, elle désire retourner à Nancy, auprès d'une tante qui l'a élevée et qu'elle aime tendrement ; elle ne pense pas à se marier dans le monde où elle vit, trop brillant, trop avide de fortune pour qu'elle puisse y trouver une alliance convenable ; elle aimerait la province, la campagne, une vie occupée.... tout ceci, elle me l'a laissé entrevoir plutôt qu'elle ne me l'a dit... elle ne se doutait pas que j'arrangeais son sort en idée : je la voyais dans notre Bréhault, y faisant régner l'ordre et la grâce qui respirent en elle, dirigeant, surveillant maison, jardins, pigeons et faisans... je la voyais auprès de mon fils, lui faisant oublier, à force de bonté et de charme, le triste passé ; je la voyais près d'un berceau... je la voyais priant dans notre église, et visitant nos pauvres... ne sera-ce jamais qu'un rêve ? Alban voudra-t-il ?

Vous voyez, chère sœur, où vont toutes mes pensées. Si le fils prodigue avait une mère, à qui pensait-elle, si ce n'est à lui ? Et il part demain ; je le saurai exposé à bien des périls ; ces villes d'eaux sont pleines de pièges, je serai inquiète sans cesse et de sa santé morale et physique, et de sa fortune.... qu'arrivera-t-il ? un moment de désespoir pourrait le perdre à toujours ! Mon Dieu, écoutez-moi, gardez-le, puisque je ne puis rien pour lui ! je ne saurai rien, il m'écrit à peine ; quelques lignes brèves et sèches me diront qu'il est arrivé, qu'il se porte bien, qu'il m'embrasse. Je n'ai pas autre chose à attendre.

Pardon, ma bonne sœur, j'ai de l'amertume au fond du cœur, et je la laisse trop voir. Je me consolerais un peu auprès de vous.

Tendresses à tous, et à vous, chère, un baiser d'amie et de sœur.

E. DE BRÉHAULT.

X

### Henriette à sa tante.

Paris. Juillet 18...

CHÈRE TANTE MARIE,

On fait les malles, la mienne est finie ; les nombreux colis de ma tante et de Roberte se rangent dans l'antichambre et portent en grande écriture : *Hôtel des Ambassadeurs, Vichy*. Ma caisse ne porte que le seul mot : Nancy, mais qu'il est joyeux et plein de promesses ! mon oncle m'a dit :

« Ce n'est pas pour y demeurer toujours, Henriette ! je viendrai vous chercher dès notre retour à Paris, et je serai enchanté de présenter mes hommages à mademoiselle Royan. »

Vous voyez, tante, qu'il est fort poli ; je le trouve toujours amical, parfois affectueux, lorsque quelque chose en moi rappelle mon père ; mais je crois que je l'aimerais mieux indifférent et qu'il me laissât revenir vers vous ! Patience ! je serai libre un jour, et alors, vous verrez, tante Marie ! et le salon bleu nous verra !

En attendant, ce salon-ci, qui est de couleur pourpre, ne s'est pas désempilé : les amis qui partent pour quelque temps, les connaissances qui s'éparpillent sont venus faire leurs adieux, et un jour que j'étais seule, le valet de chambre introduisit auprès de moi madame de Bréhault.

Elle me traita de la façon la plus obligeante ; je me trouvai en confiance avec elle, je lui dis des choses qu'ici je ne dis à personne : mon goût pour la campagne, pour la solitude, mon désir de retourner près de vous.

Elle m'écoutait si bien, avec ses yeux bruns, lumineux, mais au fond desquels il y a de la tristesse ! Elle aussi voudrait vivre à la campagne ; elle n'est à Paris que pour son fils... elle en parle avec amour, de ce fils, mais je m'imagine qu'elle a quelque peine à son sujet. Peut-être voudrait-elle qu'il suivit une carrière, ou qu'il se mariât, ou qu'il entrât dans les saints ordres, elle est si pieuse ! je ne sais, mais elle a du chagrin. Et pourtant, elle dit que son fils est bon, elle m'a cité de lui quelques traits fort aimables, mais il était très jeune alors qu'il se montrait si gentil. Elle ne se plaint jamais de lui, mais on voit qu'elle serait heureuse de pouvoir le louer franchement.

Elle m'a embrassée en me quittant ; Roberte m'a bien questionnée le soir ; puis elle a fini par dire d'un ton dédaigneux :

« Il va partir pour l'Allemagne et risquera sa fortune sur le tapis vert d'Hombourg. Je plains sa mère ! »

Et moi donc ! pourquoi des âmes si belles sont-elles si éprouvées ? C'est là probablement le motif de sa tristesse : elle craint qu'il ne se ruine, s'il perd, ou qu'il n'aime trop l'argent, s'il gagne. Elle m'a encore promis que je la reverrais à Nancy.

Je partirai dans cinq jours, avec madame Tindal, une amie de ma tante, qui se rend aux eaux de Plombières. Non plus adieu, mais au revoir, ma tante et amie ; je vous embrasse avec autant de respect que de joie.

HENRIETTE.

XI

### Henriette à Roberte.

Nancy. Août 18...

Tu as deviné bien juste, chère cousine, je suis très heureuse ici ; je vous y regrette tous, mais je ne saurais regretter Paris. Nancy est ma patrie, la patrie de ma mère, j'y ai les plus précieux souvenirs, et j'y retrouve ma bonne tante, mon amie de tous les temps ;



je la retrouve dans cette maison où elle est née, où ma mère était née, et où presque rien n'est changé depuis cinquante ans. Ce berceau de glycines d'où je t'écris, c'est mon grand-père qui l'a planté, et je couche dans la chambre que maman occupait avant son mariage. Tu peux juger quelle douceur ont pour moi ces réminiscences.

Tes lettres me font bien plaisir, et je t'assure, Roberte, que, même après madame de Sévigné, tes descriptions de Vichy se laissent très bien lire. Tu t'amuses, ma tante aussi, et mon oncle est satisfait de son séjour, je suis donc sans inquiétude sur vous tous et je jouis pleinement de mon voyage.

Nous nous amusons beaucoup... tu ris, méchante ! oui, nous nous amusons, nous faisons de charmantes promenades, à l'étang Saint-Jean, à Maréville, à Bon-Secours ; nos soirées ne sont jamais solitaires ; nous avons de très aimables visites, anciens et nouveaux amis et amies, qui causent... oserai-je le dire ? aussi bien et mieux qu'à Paris, car ils ne prennent jamais leurs bons mots et leurs anecdotes dans le journal de la veille : ici, tout a le goût du terroir, et n'en vaut que mieux. Vive la chère Lorraine !

J'ai revu hier, et avec joie, une de nos belles connaissances de Paris, devine ?... Madame de Bréhault ! elle est près de Nancy, en villégiature, et elle a eu la bonté de se souvenir de sa promesse : ma tante la trouve bien distinguée et bien bonne, et nous avons eu le temps de causer, car elle a bien voulu partager notre dîner. Elle est tout à fait en sympathie d'idées, en communauté de bonnes œuvres avec ma tante Marie ; je les ai laissées ensemble, car j'ai voulu fabriquer pour ce petit dîner, un riz à l'impératrice, d'après la recette de votre cordon-bleu ; j'ai réussi et reçu des compliments, que je renvoie à qui de droit. Madame de Bréhault m'a félicitée d'aimer les occupations du ménage ; elle paraît attacher beaucoup de prix à cela ; il est vrai que la femme forte ne laissait rien dépérir et qu'on la loue d'avoir fait des choses utiles. Cela fait réfléchir, car enfin, si je ne déteste pas l'office, j'aime encore mieux la lecture, et si j'aime bien l'aiguille, je préfère la tapisserie aux ravaudages. *Il faut de tout aux entretiens* — et à la vie.

Adieu, chère Roberte ; embrasse pour moi, avec respect, mon oncle et ma tante ; pense quelquefois à moi, et sois sûre de ma tendre amitié.

HENRIETTE.

## XII

### Alban de Bréhault à sa mère.

Ems. Septembre 18...

MA CHÈRE MAMAN,

Je suis vraiment désolé, une mauvaise veine me poursuit depuis que je suis en Allemagne, et à bout de ressources, je viens me confier à vous. Vous devinez sans doute, vous vous dites : Alban à perdu au jeu ! oui, chère maman, j'ai perdu, et dans une proportion que vous ne pouvez vous imaginer. Je joins ici le bilan de mes pertes, de mes dettes chez le banquier, et, puisque je suis en train de confession, de toutes mes dettes. Le chiffre vous effraiera, il absorbe presque en totalité ce qui me restait de la fortune de mon père,

j'en suis extrêmement peiné, mais qu'y faire ? le vin est tiré... pardon d'oser citer un proverbe aussi vulgaire.

Vous me direz : Pourquoi tirer ce vin ? mon Dieu ! par curiosité, pour faire comme les autres, par habitude ensuite ; ceci est pour toutes les folies en général ; quant au jeu, en particulier, vous ne pouvez vous figurer les émotions qu'il procure, la jouissance du gain, le soubresaut de la perte, l'intérêt passionné avec lequel on suit les péripéties du drame. Ce sont des émotions malsaines, on y bronze son cœur, on y perd sa fortune... eh ! je le sais, mais qui en a goûté, en goûtera... Pourtant, chère mère, je vous jure que je vais éviter les occasions, je me trouve vraiment si étreint que je voudrais de tout mon cœur revenir à la vie régulière ; je me forge parfois une félicité, comme le loup de la fable ; je me vois une existence paisible et honorée : pas de créanciers, pas d'usuriers, une femme (une seule et à moi seul), des enfants peut-être, une carrière enviable, des charges, des emplois, des honneurs, une belle vieillesse... je suis ravi, et puis, tout-à-coup, ce bonheur à la Prudhomme me fait peur, je fais un nouveau saut en pleine eau, et je me dis qu'il sera toujours temps de gagner le rivage et de me ranger... Il faudra, malgré tout, faire une fin...

En attendant, ma mère, s'il vous plaisait, d'accord avec le notaire, régler ces malheureuses dettes, m'affranchir d'un poids qui devient intolérable, vous m'obligeriez et me laisseriez fort reconnaissant. Tenez, je sens que je vous fais de la peine et je vous en demande sincèrement pardon. Vous êtes ce qu'il y a de meilleur au monde, et je ne devrais pas vous affliger ; je n'ai été aimé que par vous. Vous m'avez élevé, vous me connaissez : je suis très faible ; dans mes entraînements, il y a eu plus de mollesse que de passion ; et souvent, je me suis vu retenu dans des liens dont un mouvement d'épaule m'aurait dégagé, mais ce mouvement, je n'avais pas le courage de le donner. Que ne m'avez-vous légué votre énergie ! avec votre âme de femme, je serais devenu un autre homme que je ne suis.

Pardon, ma mère, pour le commencement de ma lettre ; elle est plus gaie et plus bravache que le fond de mon cœur. Répondez-moi, dites que vous me pardonnez ; arrangez, pour l'amour du ciel, ces inextricables histoires d'argent. J'irai bientôt vous retrouver, et je suis à toujours,

Votre respectueux fils,

ALBAN DE BRÉHAULT.

## XIII

### Madame de Bréhault à son fils.

Bréhault. Septembre 18...

MON CHER ALBAN,

Vos dettes sont payées, tout est en règle, vous avez fait à votre fortune une brèche notable, et pour quelles causes, grand Dieu ! Je vous garde ces tristes billets, où vous avez livré à de vils usuriers, qui en ont trafiqué, le nom de votre père... Dans votre lettre, vous semblez incliner vers un retour à la vie de famille, la vie de devoir et d'honneur, vous en devinez le charme et la force, vous pressentez que là serait le salut, et vous



hésitez pourtant! Ce bonheur bourgeois vous attire, et vous reculez, de peur d'être sage, de peur d'être heureux! Vous employez une expression créée par un malheureux comédien pour désigner les qualités d'esprit et de conduite nécessaires au bonheur ici-bas: je ne sais s'il est *prud'homme* d'aimer sa famille, de ne pas jeter sa fortune au vent, de garder sa bonne renommée; mais je sais que c'est là le code des honnêtes gens, et il est permis de regretter que des railleries venues de si bas aient pu agir sur les idées et sur le langage de la société française. L'ancienne marque, l'ancienne probité, que vantait Bossuet, ont été mises en caricature, et on en a rougi... Mais passons. Si vos intentions étaient sérieuses, vous pourriez encore, mon fils, vous relever, honorer votre nom et créer un foyer et une famille. Vous avez trente ans, une fortune diminuée, mais qui sera belle encore, un nom qui, dans le pays que nous habitons, est synonyme de foi et de droiture: une femme l'accepterait, et si vous saviez prendre une résolution virile, couper tous les liens qui vous attachent à un malheureux passé, une femme pourrait vous aimer et être heureuse avec vous. Mon pauvre fils, vous ne connaissez pas les honnêtes femmes! vous avez été ébloui, mais vous n'avez pas aimé, et, je le crois, vous n'avez pas été aimé. Une femme, la vôtre, celle à qui je pense parfois, vous ferait connaître l'affection et le dévouement absolus que le mariage seul inspire; vous seriez en paix, avec un avenir tracé, une position assise, avec toutes les chaînes sacrées, qui rivent un homme au bien et à l'honneur. Cette espérance ne pourra-t-elle se réaliser, et faudra-t-il que je meure en vous laissant, vous, mon fils unique, isolé, livré à un monde perfide, à des passions que l'habitude rendra impérieuses, condamné peut-être à une vieillesse méprisante, et exposé au plus terrible naufrage, à celui des espérances éternelles.

Réfléchissez, mon cher Alban, et venez me rejoindre à Bréhault. Ne craignez pas de vous confier à votre meilleure amie, à

Votre mère,  
E. DE BRÉHAULT.

#### XIV

##### Henriette à sa tante.

Paris. Novembre.

MA BONNE TANTE,

Il y a de grandes nouvelles en l'air; elles ne me concernent pas, heureusement! Il s'agit de mon aimable cousine Roberte, qui se marie, qui se marie très bien, avec un jeune magistrat de Seine-et-Oise, qu'elle a rencontré à Vichy. Il l'a beaucoup remarquée: quoi d'étonnant? Il a cherché à se rapprocher d'elle et de sa famille; il l'a trouvée aimable et spirituelle, il l'a devinée bonne, il a pressenti qu'il ne déplaisait point, et voici que monsieur son père est venu et a fait une demande officielle. Grand événement! Mon oncle Frédéric a consulté sa femme, puis, ils ont interrogé leur fille; il était, lui, tout décidé: un gendre magistrat, riche, de bonne maison, c'est un idéal qu'il eût été cruel de devoir refuser. Roberte, en disant *oui*, a ravi son père et sa mère; elle-même est contente, sans enthousiasme, car, vous le savez, le

sentiment ne joue dans sa vie qu'un rôle secondaire. En m'annonçant son mariage, elle m'a dit:

« Ne va pas t'imaginer au moins, toi qui es une tête exaltée, que je fais un mariage d'amour. M. Sébal ne me déplaît pas: il a de l'esprit et n'en fait pas étalage, on lui prédit un bel avenir, je crois qu'il est doué d'un bon caractère: le mien n'est pas intolérable, nous vivrons en paix. Voilà les bons côtés; les mauvais? Il faudra voyager pour avoir de l'avancement, et, tout en gardant Paris pour objectif, transporter nos meubles et nos personnes dans des trous, des Landerneau de toute espèce... Enfin! les voyages forment la jeunesse, et nous finirons bien par revenir à Paris. Puis, sa famille est bien arriérée! Mon cher beau-père a fait sa grande fortune dans le commerce du fer, ma chère belle-mère est pot-au-feu et rien que cela, ma belle-sœur, qui se risque et se lance, est bien prétentieuse... »

— Allons! ne te monte pas contre cette digne famille; il te faudra vivre, bien vivre avec eux.

— Sois tranquille! j'éviterai les querelles et les malentendus, c'est si vulgaire! As-tu vu ma bague! une émeraude, regarde.

— Très jolie.

— Passable. On va s'occuper de la corbeille, du trousseau et du mobilier.

— Que je souhaite que tu sois heureuse!

— Et toi, Henriette, quand viendra ton tour?

— Jamais! tu me l'as prédit.

— Je me suis peut-être trompée: je ne suis pas grande sorcière. Il m'est venu quelquefois une idée...

— Dis, Roberte!

— Non, je ne le dirai pas. Habille-toi, tous les Sébal dinent aujourd'hui.

— Je désire beaucoup voir ton prétendu.

— Tu auras ce bonheur; habit noir, cravate blanche, l'air un peu gourmé au début, l'air bon enfant, lorsqu'il ne se croit plus au tribunal. Fais-toi belle, mais pas trop, tu l'es déjà assez.

Elle s'en alla en fredonnant; je crois, tante, qu'elle est au fond plus contente qu'elle ne veut le laisser voir, et je pense, j'espère que M. Sébal ne sera pas à plaindre. Prions bien pour ma cousine; je l'ai constamment trouvée aimable et prévenante pour moi; dans cette maison où je me suis trouvée si étrangère, son amitié m'a réchauffée, sa gaieté était comme une fleur qui repose les yeux. Elle me manquera bien. Je voudrais la suppléer auprès de ses parents, mais je ne suis pas elle, je n'ai pas les goûts de ma tante, et je vois si peu mon oncle, je ne saurais que faire pour lui.

Adieu, ma bonne tante Marie; depuis que j'ai passé six semaines près de vous, mon désir de ne plus vous quitter est plus vif que jamais. Je vous embrasse et vous chéris.

Votre HENRIETTE.

#### XV

##### Madame de Bréhault à mademoiselle Marie Royan.

Bréhault. Octobre 18...

MADemoiselle,

Les courts moments, durant lesquels nous nous



sommes vues à Nancy, ont suffi à établir entre nous un courant de sympathie. Vous me l'avez dit, et je le sens vivement moi-même; aussi, osé-je espérer que vous accueillerez avec bonté ma lettre, sinon ma demande, et que, quelle que soit votre réponse, notre naissante amitié n'en sera pas altérée.

Je vous ai dit combien j'appréciais les heureuses qualités de votre Henriette, et je vous avoue que je n'ai pu la connaître sans désirer qu'elle fût mienne. Sa beauté est angélique, son âme aussi, et j'ai besoin d'un ange, pour qu'il garde et sauve ce que j'aime le plus ici-bas. Vous savez que j'ai un fils, et peut-être avez-vous deviné que ce fils si chéri me donnait des soucis; sa jeunesse n'a eu d'autre emploi que les plaisirs, une partie de sa fortune est perdue; il est arrivé à ce point de la vie où il faut se corriger ou périr à jamais. Je ne l'accuse point, mais je ne crois pas me faire illusion sur son compte, en assurant que, malgré d'insignes folies, il n'est pas corrompu; son esprit n'a pas accepté les doctrines perverses, *il n'a pas refusé de croire, de peur de devoir bien agir*; il a de la foi, (faible et peu agissante), du respect pour la religion, et, s'il avait un soutien, j'ose croire que désormais, il ne faiblirait plus. Il lui faudrait une femme énergique et douce, qui prenne sur lui l'ascendant de la tendresse, et qui l'entraîne vers les hauteurs, loin des bas-fonds. Et quelle serait cette femme, sinon Henriette!

Voilà, mademoiselle, le but de ma lettre. Henriette

consentirait-elle à se marier? accepterait-elle pour mari Alban de Bréhault? Il l'a vue, il la trouve belle et charmante, il est tout disposé à l'aimer, et je pense que si elle daignait lui accorder sa main, elle serait heureuse; vous savez si je l'aimerais! et avec quelle joie je lui verrais porter notre nom! J'ai l'intime conviction qu'elle sauverait mon fils, et, qu'en étant heureuse elle-même, elle le rendrait à une vie chrétienne, à une vie honorée.

Si elle me refuse, je croirai que l'arrêt de mon fils est prononcé. Plus je l'étudie, mieux je vois qu'il a absolument besoin d'un appui: sa nature est faible, elle suivra la pente facile, la pente des jouissances et du *far niente*, si une main chérie ne le retient pas.

Je vous ai parlé sans déguisement, mademoiselle, comme on le doit entre amis, entre chrétiens. Croyez-vous que cette union soit possible, et que mon cher fils puisse avoir un tel bonheur, et que les dernières années de ma vie puissent avoir une si puissante consolation? Je mets ma cause aux mains de Dieu et aux vôtres, et je puis vous jurer que si je ne croyais pas que mon fils pût rendre votre nièce heureuse, je ne tenterais pas cette démarche. J'aime mon fils, mais j'aime aussi Henriette.

Je suis, mademoiselle, avec les plus vifs sentiments d'estime et de sympathie.

Toute vôtre,  
E. DE BRÉHAULT.

(La suite au prochain Numéro.)

M. B.

## CHARADE

L'âge de mon premier est loin de l'âge d'or :  
La race de Caïn l'établit en ce monde  
En le tirant du sein de la terre féconde;  
Présent souvent funeste, et ministre de mort.  
Mon dernier, qualité de chose peu commune,  
S'applique à l'amitié, grandeur d'âme, bonheur,  
Dons très supérieurs à ceux de la fortune :  
Bien pauvre est notre temps de ces trésors du cœur.  
Célèbre cité d'Italie,  
De divers noms fameux mon tout est la patrie :  
L'Arioste et le Tasse en firent leur séjour;  
L'illustre maison d'Este y tint longtemps sa cour.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MENU MAIGRE.

Potage à l'oseille.  
Matelotte d'anguille.  
Timbale de macaroni.  
Goujons frits.  
Crouûte aux champignons.  
Compote de poires.

### MENU GRAS.

Potage brunâtre aux pâtes d'Italie.  
Alose à la hollandaise.  
Chou farci.  
Rôsbif à la broche.  
Purée de haricots.  
Pommes meringuées.



Costume en swra et damassé vert myrte.—

Tablier divisé en deux grands bouillonnés froncés, terminés par un volant sous lequel partent des coques plates en damassé. Au bord de la jupe, relevée en pouff, deux plissés. Corsage à basque froncé à la vierge, de la poitrine au bas. Col-revers en damassé. Manche demi-longue terminée par un bouillonné froncé, surmonté d'un parement damassé.



Costume en swra et damassé vert myrte.

Devant de la robe noire de la gravure coloriée avec le corsage montant.

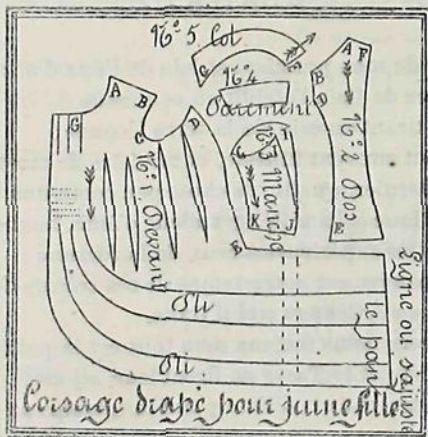
Modèles de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

Toilette noire de la gravure coloriée, vue

de face, avec le corsage montant à panier.

Explication du patron découpé.

1, Devant. — 2, Dos. — 3, Manche, dessus et dessous. — 4, Parement de la manche. — 5, Col rabattu. Le patron découpé se compose de six morceaux, le dessous de la manche étant donné indépendant du dessus. Il faut trois mètres vingt centimètres d'étoffe en un mètre vingt de largeur. Les devants taillés, on ouvrira l'étoffe et l'on trouvera dans l'entre-coupe le dos et les manches. Les morceaux restant formeront les longs pans que l'on ajoutera aux devants pour les allonger



Détail tracé du patron découpé.

sième du dessus du bras et une quatrième qui dessine le petit côté du dos; toutes quatre viennent mourir dans la draperie. Froncer l'encolure de plusieurs rangs

de fronces horizontales, de même à la taille. Monter le dos au petit côté et la manche au cran de raccord de l'entournure. Le parement et le col peuvent se faire unis ou froncés. Pour cette dernière façon, il suffira de tailler un morceau d'étoffe un peu plus large que les modèles, lui donner deux fois et demie la hauteur, et les froncer verticalement de 2 en 2 centimètres; appliquer ensuite le patron en suivant l'indication de la flèche qui donne le droit fil et tailler le col et le parement.

A ce numéro sont joints : la gravure coloriée 4296 et le patron découpé du corsage drapé pour jeune fille de la gravure coloriée.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

Rue Drouot, 2.